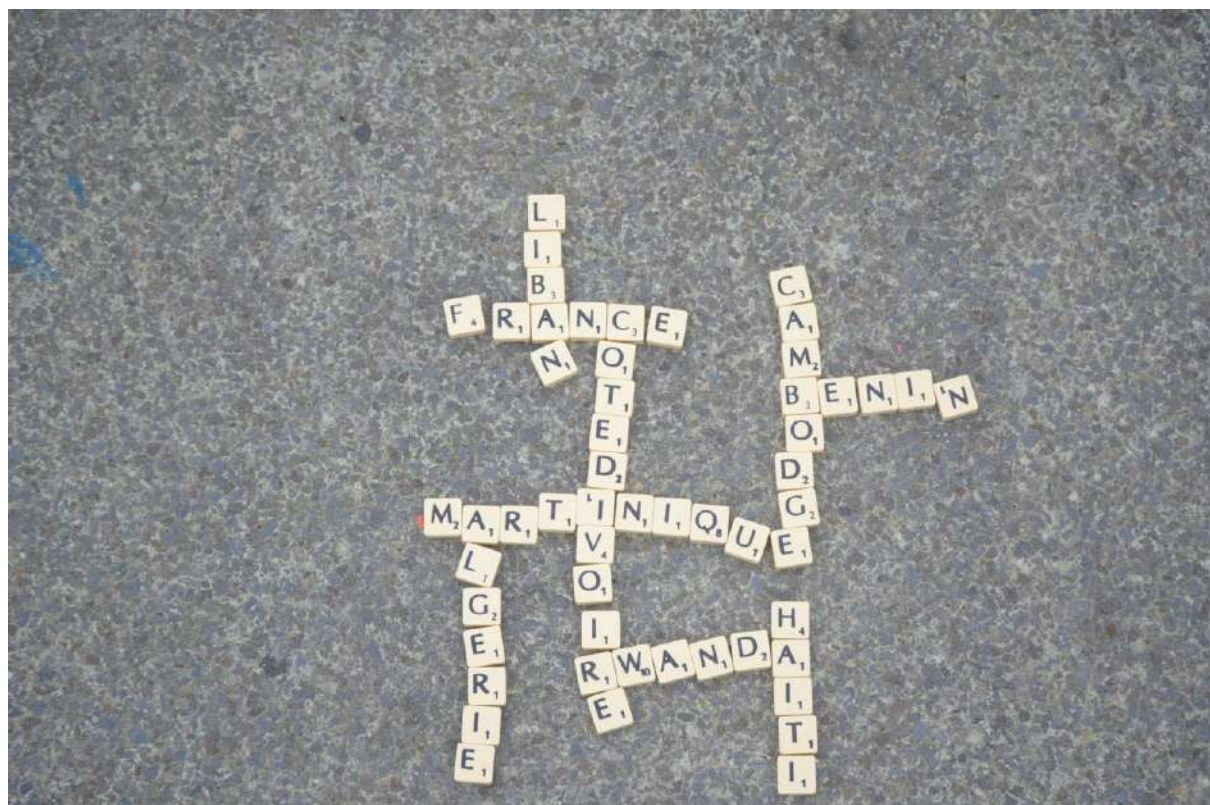


En langueS françaiseS



Le nouveau processus de la compagnie Uz et Coutumes
Dalila Boitaud Mazaudier
2020 / 2023

« Chacun a sa façon de décrire la route qui fut la sienne dans l'apprentissage du français, son cheminement au milieu d'autres langues ou d'autres identités ; de raconter comment une langue naît, acquiert une âme et s'accomplit ; comment le français se métisse, plie sous d'autres mémoires, glisse dans d'autres alphabets et sans cesse se réinvente.

La francophonie est une institution certes (...) mais elle n'est pas un pays. Elle appartient à tous ceux qui s'en réclament. Il n'y a pas une « maison mère » mais des « maisons sœurs » en Francophonie. »

Louise Mushikiwabo

Secrétaire Générale de l'Organisation Internationale de la Francophonie

Avril 2020

Préambule

En langueS françaiseS est une perspective de travail au long cours, une recherche pour laquelle les grandes lignes se dessinent d'ores et déjà, tout en laissant encore une part d'inconnus, qui seront nos balises sur les routes à parcourir.

Ce document est la présentation de nos désirs, il s'écrit après une résidence longue de trois mois (octobre / décembre 2020) dans le cadre du programme TRAMES, à la Cité Internationale des Arts, à Paris.

Résidence qui a permis des rencontres fondatrices, la mise en place de partenariats solides et la mise en réseau de ce parcours à venir.

*« J'ai rencontré des langues du monde en toutes gourmandises
J'ai rencontré des auteurs, des artistes, des humains décuplés par leurs
transversalités, leurs voyages dans un monde entre frontières des passés et
architecture des présents.*

J'ai rencontré une histoire du monde, une écriture des savoirs et des expériences.

*Une façon de dire les langues françaises avec fierté, avec engagement, avec ténacité
et même persévérance.*

*Durant ces trois mois, un nouvel opus/processus s'est écrit devant moi, lettres après
lettres, pour éplucher / épeler / effeuiller et prendre en bout de doigts de terribles
envies de fouillis, de démangeaisons poétiques ET de ces cailloux-là, qui, coincés
dans nos gorges deviennent nos façons de dire avec l'ampleur vertige ces territoires
de la PAROLE. »*

Introduction

J'ai eu beaucoup de chances tout au long de ce qui constitue aujourd'hui mon parcours d'artiste. J'ai eu beaucoup de chance parce que j'ai rencontré des poètes, des poèmes et des humanités. **Edouard Glissant**, avec qui j'ai eu le plaisir et l'honneur de partager la scène en prononçant ses mots, a ouvert en moi la brèche du **Tout Monde**, ce qui devient indéniablement une façon de penser la relation.

Boubacar Boris Diop, mon grand frère, avec qui nous avons tant parlé.

Koulsy Lamko qui m'invite à creuser les mémoires et à inventer des documents de culture contre la barbarie.

Tous ces auteurs que j'ai lus, relus, Aimé Césaire, René Depestre, Sony Labou Tansi, Patrick Chamoiseau, Alain Mabanckou, Kateb Yacine, Yasmina Khadra, Boualem Sansal, Cyprien Rugamba, Guy Régis Junior, Frantz Fanon, Josias Semujanga...

Enfin, toutes celles et ceux dont les parents, les grands parents parfois ont quitté le pays natal pour trouver refuge en France, et qui ont chacun une histoire singulière avec l'exil, et donc avec la langue.

Tout cela s'est propagé dans le confins de mes réflexions et de mes volontés : **quelle est cette langue française qui n'est pas une mais multiple ?**

Quels langages s'inventent à l'intérieur même d'une langue que l'on croit connaître ?



Dalila Boitaud Mazaudier

Comment les mots traversent les frontières, les époques, les apprentissages pour fabriquer des écrits et des oralités qui sont tant de poèmes dans le « Chaos Opéra du Tout Monde » ?

Voyages / Déplacements du sensible

Je me suis déplacée dans plusieurs pays « où l'on parle français », ce que d'autres appellent « des pays francophones » et c'est à chaque fois passionnant d'entendre la langue française transformée par les musicalités, interprétée par les paysages et les savoirs, devenir autre et rester même.

C'est à chaque fois un trésor de langages pour qui aime les mots : pouvoir se dire que l'on ne dit pas tout à fait la même chose avec le même vocable, que l'on n'entend pas tout à fait la même chose. Plus encore, se rendre compte qu'il y a des mots que l'on n'utilise pas, parce qu'ils appartiennent à la résonance d'un territoire.

Tout cela, je voudrais le creuser, en profondeur.

Francophonie, le suffixe phonie « sert à former des mots en rapport avec la voix, la parole, le fait d'écouter ou par extension de parler ». C'est une définition.

J'aimerais y apporter la notion de musique, là où la langue est aussi un chant, un poème qui virevolte entre les oreilles et les bouches.

J'aimerais aussi nommer les territoires de la parole sur une idée de commun en étant capable d'illuminer les différences.



Photo de Cécile Marical

Pour cela il me faudra explorer les espaces et leurs histoires :

A quelle époque arrive la langue française ? Sous quelle forme est-elle enseignée ? Répandue ? Avec quelles autres langues cohabite-t-elle ? Comment les auteurs, les poètes s'en emparent et pour quelles raisons ?

Autant de questions qu'il me faudra résoudre à la lumière des dix pays que j'ai choisis (pour l'instant) de traverser : le Bénin, le Rwanda, l'Algérie, Haïti, la Côte d'Ivoire, le Liban, le Cambodge et la France : la métropole, la Martinique et l'Occitanie. Ce n'est bien sûr pas là un hasard, ce sont des lieux rencontrés lors de voyages, pour certains plusieurs fois.

J'irai donc de nouveau voyager dans ces espaces géographiques, historiques et linguistiques.

Mémoires / ADN

La mémoire est au centre de mon propos.
J'ai si peur d'oublier, de passer à côté, de faire SANS.

J'ai si peur de ne pas être reliée avec ce qui nous constitue que je creuse la terre des mots inlassablement pour dire ce qui fut et tenter alors de me situer dans l'espace-temps, dans le passé-présent pour régler la montre qui me martèle de ces minutes, de ces comptes.

Je me dois d'appartenir à l'histoire même si les chemins sont sinueux, troubles et parfois tellement tristes.

Je me dois d'être au monde dans cette conscience, dans un passé troublé qui nous fait face, qui nous observe et nous attend aux tournants à venir.

Je ne veux
pas avoir
tourné la
page sans
l'avoir lue.

Alors je scrute le rétroviseur et suis capable de marches arrières, de stationnements rétrogrades sans lesquels nous ne pouvons conduire aucun véhicule, aucune avancée.

Je dois marcher arrière pour marcher devant.

Je dois regarder en biais pour faire face présent.

J'écris l'élançement depuis un ancrage.

Je ne suis pas capable d'avenir si je ne sais quel est ce siège, où encrassée, enrubannée je me dois de penser, de réagir.

Liban Rwanda « Ainsi soient-ils »

Nous souhaitons inviter des artistes rwandais, français et libanais pour des séminaires de recherche-action autour de ces deux notions : les langues françaises et l'espace public.

Nous partirons du mot **MÉMOIRE**, comme un commun à détailler, décortiquer et surtout à inscrire dans le présent de chacun : quels langages pour nos mémoires dans nos espaces publics ? Le pluriel étant bien au centre de l'exploration.

Dalila Boitaud Mazaudier et la compagnie Uz et coutumes travaillent depuis dix ans en aller-retour entre la France et le Rwanda, essentiellement autour de la mémoire du génocide des tutsis.



C'est dans ce prolongement presque « naturel » que le désir de recherche se poursuit en se détachant de l'histoire directement liée au génocide pour s'attacher aux coutumes traditionnelles de la société rwandaise, et notamment aux pratiques collectives dans l'espace public.

Dalila Boitaud Mazaudier, lauréate du programme TRAMES était en résidence à la Cité Internationale des Arts d'octobre à décembre 2020. De nombreux artistes libanais étaient alors accueillis et la rencontre a eu lieu.

« Je travaille sur la politique de réconciliation au Rwanda, la justice transitionnelle et comment l'espace public accueille ces étapes de travail mémoriel à partir des traditions et des coutumes de la société rwandaise. J'en parle avec les artistes libanais et découvre alors l'écart qui se dessine entre les deux pays.

L'un, le Rwanda, qui (sur) investit cet espace mémoriel, le convoquant chaque année comme une obligation publique, comme un état de fait incontournable, devenant une idéologie nationale où se mêlent vécus personnels, intimes et identité d'un pays, celui qui a vécu CELA et ne peut ni ne doit l'oublier.

Une forme d'hypermnésie cherchant ainsi la résilience nécessaire, le « comment tourner la page ensemble » comme une façon de marcher, de parler, d'être rwandais.

L'autre, le Liban qui traîne une amnésie collective, aux dépends de celles et ceux qui voudraient bien en découdre, en défaire les mécanismes délétères et morbides.

Pour sortir d'un pays marqué par les blessures de la guerre qui n'est pas allé au bout du processus de réconciliation des mémoires entre les différentes communautés. »

Les artistes prennent place dans ce processus mémoriel car ils l'interrogent, le rendent autre, produisent des documents de culture contre la barbarie.

Quels mots convoquons-nous pour nommer l'essentiel ?

Comment écrivons-nous, parlons-nous de ces espaces de la mémoire ?

Quels mots avons-nous en commun ?

Où sont les contre-sens ?

Comment les langues maternelles (l'arabe libanais et le kinyarwanda) négocient avec la langue française pour dire le plus intime des vécus, alors même que ces mots-là, les premiers, nous manquent quand il s'agit de creuser son âme.



Les temps de recherches explorations sont pensés en deux temps / deux lieux.

L'ordre entre les deux n'est pas encore défini, cela dépend des possibilités d'accueil des lieux, au Liban surtout, qui ne sont à ce jour pas encore actées (notant que la situation actuelle rend difficile les projections à moyens termes).

L'étape en **France aura lieu à l'automne 2021** à Limoges dans le cadre des zébrures d'automne des Francophonies en Limousin. Il convient de réunir les bonnes conditions pour opérer la **rencontre entre des artistes libanais, rwandais et français.**

Nous aimons employer le mot séminaire pour préciser la forme que nous souhaitons donner à ces rencontres, soit des espaces où la parole et la pensée circulent, dans une modalité de relations interdisciplinaire, multi langues.



Les Francophonies
Des écritures à la scène

Au **Liban** nous aimerions travailler dans l'espace « **Umam** » lieu fondé par Lokman Slim et son épouse Monika Borgman, association de documentations et de recherches visant à reconstituer et réconcilier les mémoires libanaises.



Documentation & Research

Lire l'article de Lyana Alameddine paru dans Orient Le Jour «Umam, la mémoire libanaise de Lokman Slim » p. 41

Nous avons déposé un dossier auprès de la Commission Internationale de Théâtre Francophone (CITF) dans le cadre du programme Exploration / Recherche. Nous aurons la réponse en juillet, notons que la CITF nous a accompagnés en production / diffusion pour deux de nos dernières créations, entre la France et le Rwanda.

Sont conviés

Au Liban :

Dorcy Rugamba, artiste dramaturge, directeur artistique du Rwanda Arts Initiative, survivant du génocide perpétré contre les tutsi du Rwanda / Kigali, Rwanda – Bruxelles, Belgique

Valérie Cachard, auteure, co-présidente de la Commission Internationale de Théâtre Francophone / Beyrouth, Liban

Nathalie Harb, artiste plasticienne et scénographe / Beyrouth, Liban

Nasri Sayegh, artiste / Beyrouth, Liban

Dalila Boitaud, responsable artistique de la Compagnie Uz et Coutumes, auteure, metteur en scène / Uzeste, France

A Limoges :

Dorcy Rugamba, artiste dramaturge, directeur artistique du Rwanda Arts Initiative, survivant du génocide perpétré contre les tutsi du Rwanda / Kigali, Rwanda – Bruxelles, Belgique

Pascal Plas, Directeur de l'Institut International de Recherche sur la Conflictualité, Chaire d'excellence Gestion du conflit et de l'après conflit / Limoges, France

Joël Karekezi, artiste vidéaste, survivant du génocide perpétré contre les tutsi du Rwanda / Kigali, Rwanda

Hassane Kassi Kouyate, directeur artistique des Francophonies - Des écritures à la scène/ Limoges, France

Jihad Darwiche, conteur bilingue libanais, directeur des Arts du Récit en Isère / France – Liban

Imad Assaf, Comédien cosmopolite trilingue, metteur en scène / France – Liban

Dalila Boitaud, responsable artistique de la Compagnie Uz et Coutumes, auteure, metteur en scène / Uzeste, France

Ecrire

« On n'écrit pas de la même manière en français et en kinyarwanda. Je pense qu'une langue est quelque chose de très physique. On la sent vibrer à l'intérieur de vous. Elle module votre voix, votre corps. J'écris beaucoup pour le théâtre où la chair des mots est très importante. Pasolini parle de « manducation des mots », cet aspect formel des langues n'est pas négligeable, elle est déterminante dans le choix d'une langue quand on se met à écrire. Et puis une langue c'est une musicalité. »

Dorcy Rugamba
« Francophonie pour l'amour d'une langue »

Écritures

Pour entendre l'étendue possible des langues françaises, nous avons convié dix auteurs. Ils ont été choisis/ rencontrés lors de la résidence TRAMES à la Cité Internationale des Arts. Pour la plupart, nous ne nous connaissons pas ou très peu. Il s'agit donc de véritables découvertes de nos travaux respectifs, de nos parcours, de nos points communs sur les questions soulevées par cette proposition mais aussi de ce qui constitue pour chacun une singularité, une identité de la langue.

Nous sommes entrés en conversations.

La relation avec chacun d'entre eux est un écrin d'échanges, de poésies que nous préserverons tout au long du parcours.

Tout comme nous allons petit à petit devenir une « communauté d'écritures » qui tissera ses propres liens, ses convergences, une appartenance commune dans ce travail, malgré les distances qui nous séparent.

Nous rassemblerons d'ailleurs ces auteurs pour un temps de travail commun en France.

Cette rencontre, au sommet de nos langues françaises conjuguées, sera sans aucun doute un temps fort du processus.

Dix auteurs venus de dix pays, qui ne se connaissent pas et qui pourtant posent des mots, pensent des concepts, creusent des langages et participent ainsi à une même œuvre dramaturgique.

Ils entreront en dialogues, à travers leurs textes mais aussi dans le plaisir de partager les chemins, les interrogations, les états d'âme qui suintent derrière les phrases au fil des pages.

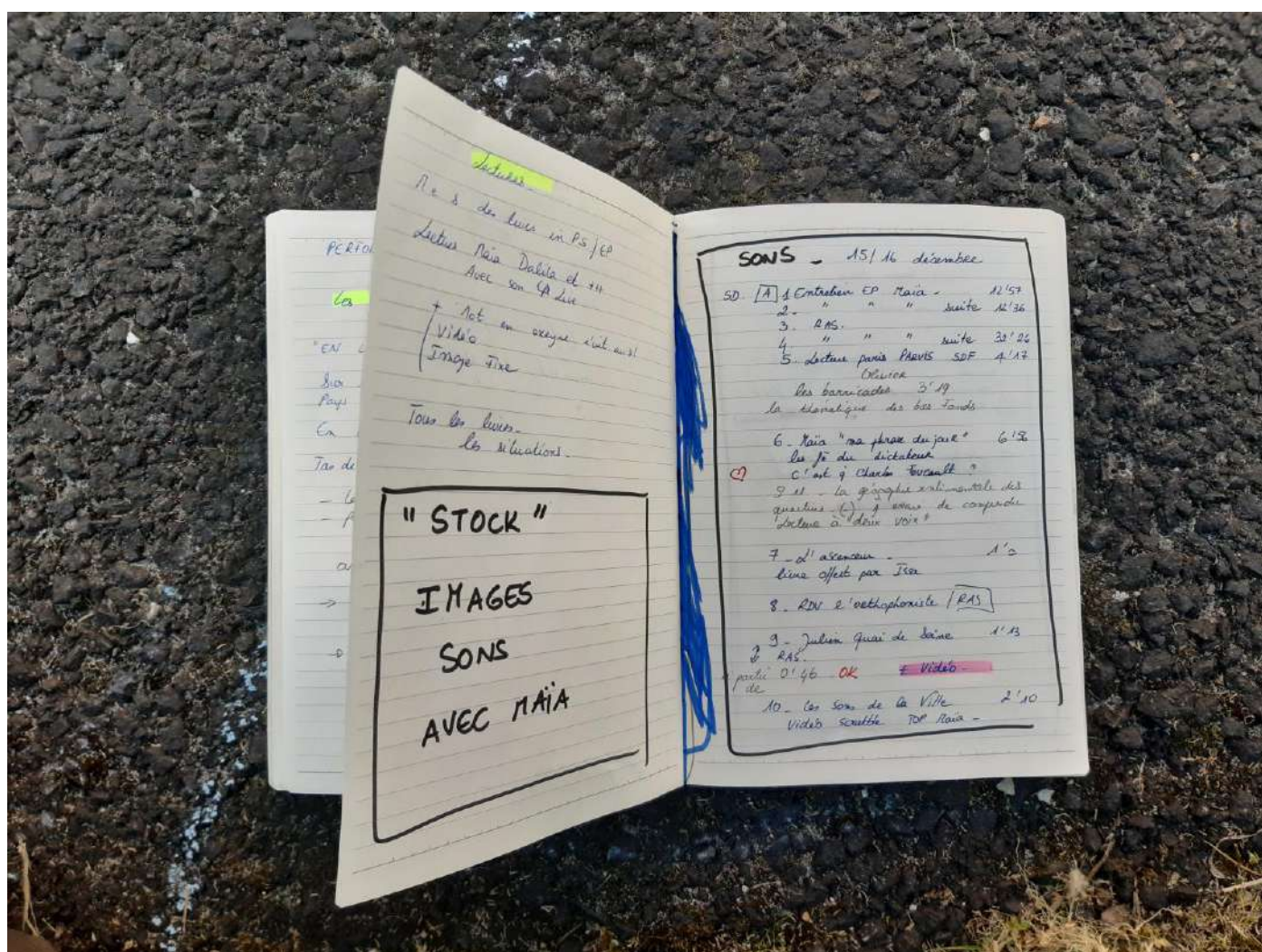
Cette rencontre aura une **double incarnation**.

Un temps « privé » où les auteurs rassemblés dialogueront entre eux pour dresser un état des lieux de cette communauté d'écritures.

Un temps « public » où nous inviterons celles et ceux qui le désirent à rencontrer chaque auteur et le collectif pour des temps de lectures, d'entretiens, d'ateliers de pratique.

Les autrices et auteurs habitent loin mais ils ont tous par leurs activités une certaine mobilité qui les conduit régulièrement en Europe et en France.

Ainsi ils pourront être conviés lors des étapes de travail de la compagnie et rencontrer les interprètes et autres collaborateurs du projet (partenaires institutionnels, espaces de travail, contributeurs).



Le **collectif** se constituera au fil de ces étapes, se densifiera en devenant à géométrie variable une conversation permanente nourrie des apports de chacun et de l'évolution de l'ensemble du projet.

La commande aux autrices et auteurs a été faite.

En voici la teneur :

« EN LANGUES FRANÇAISES :

« Je cherche les territoires de la langue française dans le monde.

Il y a d'abord la langue maternelle, celle que nous habitons avant même d'avoir acquis le langage. Puis vient la langue française qui s'imisce, s'intercale, s'invite dans un dialogue permanent qui créolise l'espace du commun.

La langue française devient une fête parée de mille saveurs, capable de mille chemins comme si elle s'écrivait dans une délicieuse polyphonie nous offrant tant de voyages dans les mots et leurs musiques, leurs cadences.

Ainsi les langues françaises nous font traverser les frontières et nous pouvons nous en délecter car la langue est un visa vers tant d'autres pays, simplement parce qu'elle nous permet de nous comprendre et de nous rassembler malgré nos différences.

Cet espace du commun est un espace public, réel et symbolique.

Aussi, « in fine » je donnerais à entendre cette poésie du Tout Monde en langues françaises dans l'espace public, dans le dehors que nous pourrions traverser ensemble, à l'écoute de tous ces mots qui nous disent une Odyssée de la parole. »

A ce titre et en ces débuts de nouveau processus de création artistique, je vous ai proposé de rejoindre ce collectif d'auteurs pour accompagner de vos plumes cette aventure.

J'ai été véritablement enchantée lors de nos échanges / rencontres et les textes de chacun d'entre vous que j'ai pu lire me donne une entière confiance et un profond désir pour la suite.

Voici donc quelques éclairages pour nos collaborations.

CAR

« Tous, humains, nous ne possédons aucun nid mais bien un chant qui nous abrite. Nous l'appelons une langue mais c'est moins qu'une langue si ce n'est pas une fleur ; c'est presque un pont, ce n'est pas tout à fait un chemin, c'est un mi-chemin.

C'est cette zone du monde à mi-chemin entre la langue reçue des lèvres de notre mère et le cri qui s'est poussé en nous au tout premier moment, sans la moindre acquisition, sans que nous en soyons instruits. »

Pascal Quignard

ET AUSSI :

« J'ai préféré laisser tomber et je suis passé au français.

Sauf que depuis, à chaque fois que je dis je t'aime à une femme, j'ai toujours l'impression de jouer dans un film. »

Yannick Jaulin

Sujet

Il n'y a pas de sujet imposé.

Ce qui m'anime c'est bien d'entendre votre langue française, dans le fond comme dans la forme.

Le mélange des langues (langue(s) maternelles(s) et langues françaises) est possible et même bienvenu, cela vous appartient dans la composition de votre musique, de votre langage.

Ce pourquoi je vous propose plutôt des **mots clefs**, des pistes avec lesquels vous pouvez jouer et composer à votre guise.

A vous de Prendre / Laisser / Décaler / Exclamer / Murmurer / Entrer en collision / en Accords Désaccords / En Théâtres....

Voici pour **VOUS** :

MÉMOIRE (S)

« Plus le temps passe, moins on oublie »

Raconter à tout prix / Reconstruire le passé / Payer une taxe de survie / Une protestation silencieuse / Le mur des lamentations / La peur d'oublier / Je n'aurais pas voulu savoir. Je n'aurais pas voulu avoir à raconter « ça » / J'ai des images en tête qui sont horribles et d'autres qui sont belles. Je voudrais apprendre à faire le tri.

Sommes-nous un peuple qui se souvient ?

Dans cinquante ans, plus personne ne parlera de cette histoire. Les gens en ont assez. Il faut passer à autre chose.

Mais qu'est-ce que cela signifie : « passer à autre chose » ?

ESPACES PUBLICS

Quels sont ces espaces publics qui respirent ? Comment les réfléchir ? Les partager ? Leur donner une autre réalité, une mise en ombres et en lumières, donc en traversées ?

« Le jour où l'arbre devait être abattu, mon oncle, mon père et tous mes parents se sont relayés pendant un jour et une nuit pour monter la garde dans la rue pour le protéger. Nous avons ainsi réussi à sauver notre arbre, mais nous avons aussi construit une mémoire commune qui nous rapproche et que toute ma famille évoque encore avec émotion. »

Orhan Pamuk

NOS COMMUNS

«Hannah Arendt «soulignait que la politique est aussi ou d'abord, une manière d'habiter le monde : «La politique prend naissance dans l'espace-qui-est-entre-les-hommes [...]. Il n'existe donc pas une substance véritablement politique. La politique prend naissance dans l'espace intermédiaire et elle se constitue comme relation». Arendt entendait marquer par là que la politique doit aménager l'espace de façon à ce qu'une possibilité de distance, d'écart, de retrait soit toujours ménagée aux individus (dans la sphère privée) mais de façon aussi à ce que l'espace public de discussion ne soit pas déserté, abandonné. Car les deux dangers qui menacent le politique sont, d'un côté, la «politisation totale» (totalitaire) qui interdit aux individus de vaquer à leurs occupations et de vivre comme bon leur semble leurs passions privées et, de l'autre, la «dépolitisation» totale qui ruine l'idée d'un monde commun et ouvre la voie au séparatisme social, que l'on voit s'installer dans de nombreuses parties du monde»

Jean-Claude Monod

Temporalité

Nous aimerions avoir le plaisir de lire vos textes cet été, au mois d'août par exemple.

(Même s'ils ne sont pas considérés à vos yeux comme « terminés »)

Nous réunirons un premier comité de lectures, composé d'artistes de la compagnie mais aussi des universitaires partenaires du projet et de «nos fidèles spectateurs».

Ainsi les retours vers vous seront hétérogènes.

La forme / Le fond

Durée des textes, nombre de personnages, théâtre, poésie, soliloque, exclamation, cantique... A cet endroit, vous êtes libres parce que l'idée de la mise en scène et de la mise en espace permet tout : la représentation s'étendra tout au long d'une matinée de huit heures à 13 heures, ainsi nous sommes d'une certaine façon illimitée dans le temps. J'aime cette idée.

Soit, pas de nombre de signes définis bien sûr, laissez-vous guider par vos désirs, par les mots qui se pressent ou au contraire se raréfient ou s'épurent, écrivez ce qui est là, pour vous, maintenant et que vous avez la générosité de nous offrir.

Écriture dramaturgique

Chaque texte sera dit dans son intégralité. Et dans sa singularité. Il n’y aura pas de croisement entre les différents textes, ils se rencontreront sur le plateau mais « chacun leur tour. »

Ils seront tous **interprétés par des comédiennes / comédiens, mais aussi des danseurs, des musiciens.**

Ces choix d’interprétation, donc la manière de donner en partage vos écrits dépendent de chacun des textes, de leurs énergies, leurs musicalités, leurs rythmes.

Ils seront tous interprétés mais je n’exclue rien à ce jour ; les modalités du dire et de l’entendre sont multiples. Les images peuvent « avoir leurs mots à dire », les enregistrements sonores privilégiant l’intimité d’une écoute sont aussi des formes qui peuvent trouver écho dans nos pratiques.

Et bien sûr l’interprétation scénographique donnera aussi un écho à vos écrits.

Ces aspects-là seront mis en dialogue avec chacun d’entre vous après lecture des textes, la place essentielle de l’auteur est inscrite dans un processus partagé.

Résidence

Vous rassembler **TOUTES et TOUS** est bien sûr un de nos vœux les plus chers.

Nous en avons parlé à plusieurs de nos partenaires ici en France, et plusieurs d’entre eux ont accueilli cette proposition avec enthousiasme. Nous avançons donc sur cette piste et nous vous informerons dans les mois à venir, pas d’urgence car ce sera pour 2022.

Entre temps nous pouvons imaginer des **Résidences « intermédiaires »**. En effet nous serons accompagnés tout au long de ce processus par des structures qui soutiennent le projet jusqu’à sa création à Limoges en 2023.

Aussi nous pourrons vous inviter sur certains de ces moments pour partager avec vous ces espaces et les personnes qui les habitent ; aussi si vous avez des périodes où vous vous trouvez en France, faites-le nous savoir car cela pourra être l’occasion de ces invitations au fil du parcours de « *En Langues Françaises* ».

Publication

Nous souhaitons travailler également à la publication de ces textes, nous en avons informé nos partenaires et sommes donc en recherche de ce côté-là pour l’édition d’un ouvrage collectif. »

Voici les auteurs et les pays / territoires choisis :

Benin : Sedjro Giovanni Houansou

Dramaturge, metteur en scène, Prix RFI Théâtre 2018 pour « *les Inamovibles* »



Valérie Cachard

Liban : Valérie Cachard

Ecrivaine, Prix RFI Théâtre 2019 pour « *Victoria K, Delphine Seyrig* »

Côte d'Ivoire : Yaya Diomande

Ecrivain, lauréat du nouveau prix Voix d'Afrique 2020 pour « *Abobo Marley* »

Haïti : Jean d'Amérique

Poète, dramaturge. Auteur de « *Nul chemin dans la peau que saignante étreinte* » Cheyne Editeur, 2017, « *Atelier du silence* » Cheyne Editeur, 2020.



Jean D'Amérique

Rwanda : Dorcy Rugamba

Acteur, dramaturge, metteur en scène, directeur du centre d'Arts Rwanda Arts Initiative. Directeur de la maison d'édition « Moyo ».

Martinique : Françoise Dô

Auteure, metteur en scène, comédienne.

Lauréate du programme Ecriture de la Cité Internationale des Arts en 2018 pour « *A Parté* », Editions Tapuscrits.



Dorcy Rugamba

France : Dalila Boitaud Mazaudier

Auteure, metteur en scène, comédienne, responsable artistique de la Compagnie Uz et Coutumes.

Lauréate du programme TRAMES de la Cité Internationale des Arts.

Occitanie : Isabelle Loubère

Auteure, metteur en scène, comédienne, responsable artistique de la Compagnie du Parler Noir.

Algérie : Nous sommes en lien avec Selma Hellal, fondatrice des Editions Barzah en Algérie.

Par son intermédiaire nous avons contacté Amira-Gehanne Khalfallah, dramaturge. Nous attendons sa réponse.

Cambodge

Pour l'instant nous n'avons pu rencontrer un jeune auteur vivant au Cambodge et écrivant en français. Mais nous gardons l'idée d'interroger ce « manque ». Comment une langue qui fut tant employée dans l'histoire d'un pays et de la sous-région peut-elle ainsi disparaître de l'espace littéraire ? A cet endroit nous travaillerons en creux.

« Ce qui me ramène à cette notion de langue refuge que j'évoquais au début. L'asile, ce n'est pas seulement une question de papiers, de formalités, de cartes de séjour. C'est aussi un asile intellectuel. Le sentiment d'être à l'abri des mots.

La langue française a joué ce rôle-là.

Elle nous a protégés et nous a permis de faire face à notre passé en le racontant aux autres. S'exprimer en français rendait possible notre tentative de résistance et de renaissance. »

Rithy Panh

« Francophonie pour l'amour d'une langue »

L'équipe

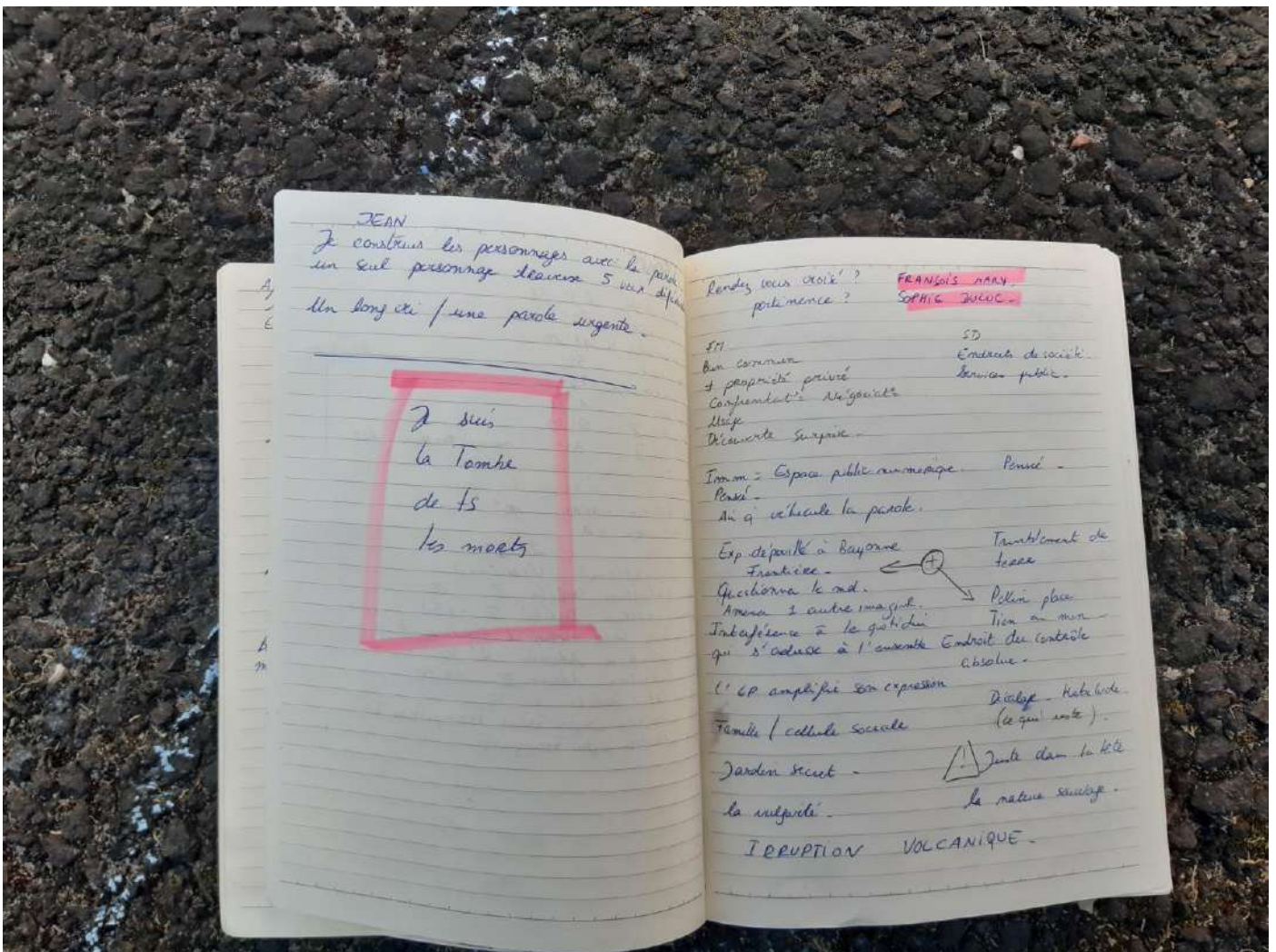
Comme à son habitude la compagnie Uz et Coutumes est une pluralité à l'œuvre.

Compétences / expériences / professions conviées sur un large plateau en construction d'un collectif qui se décuple au fil de la création.

Conduite par Dalila Boitaud Mazaudier, l'équipe de **En LangueS Françaises** est un collectif à géométrie variable.

Collectif de dix auteurs / comité de lectures / collectif d'interprètes / collectif de réflexions (chercheurs, partenaires, invités) / collectif de publication (écritures, traces, numérisation, montage sonore et vidéo).

Toutes ces contributions seront visibles dans le(s) récit(s) du processus Et dans la mise en théâtre.



Constitution des personnages

Dix auteurs ont été invités, **dix pays** donneront ainsi leurs voix.

Il y aura **dix personnages** sur le plateau.

Incarnation **d'une langue composée de plusieurs langages.**

Incarnation d'un espace / pays / territoire / paysage.

Incarnation d'une histoire / mémoire.

Incarnation d'une culture / traditions / rituels.

Les interprètes : comédiens, danseurs, musiciens deviennent chacun un pays.

Ils poursuivent la recherche initiale en creusant à leur tour : quel est ce pays ? quelles langues le traversent ? qu'est-ce qu'on y mange ? quels en sont les grands témoins de l'histoire ?

Ils entreront à leur tour en conversations avec l'auteur, avec les lieux, avec la distance parcourue d'un lieu à l'autre.

Ce sera la matière pour la construction des dix personnages.

L'acteur sera invité à devenir un paysage pluriel, il sera UN PAYS et cela engendrera ses gestes, sa voix et son phrasé, son regard, son rapport à l'autre, sa relation à l'espace.

Les interprètes seront conviés deux jours chacun lors d'une résidence visant à définir la distribution. Nous choisirons avec chacun d'entre eux quel sera LEUR PAYS.

Pour les textes faisant jaillir plusieurs personnages, chaque acteur / pays choisira quel autre acteur / pays sera convié à dire avec lui.

Nous continuons là le cheminement en conversations, cherchant la justesse de l'ensemble.

Les interprètes seront également choisis pour leurs compétences pluridisciplinaires. Un comédien peut également être chorégraphe, ingénieur du son, constructeur, chanteur, musicien, technicien et ainsi contribuer à l'ensemble de l'édifice en apportant ses savoirs à l'ensemble de l'équipe.

Ce qui confère une efficacité et une cohésion collective par ces passerelles qui se tissent d'un texte / pays à un autre.

Les auteurs enregistreront leurs textes lus par eux-mêmes pour accompagner les interprètes avec leur musique, leur langue et leur rythme.

Nous pourrons ainsi les entendre pendant tous les temps de travail, comme un port d'attache du poème, comme un guide dans l'interprétation.

Il est ici nécessaire de souligner l'immense plaisir pour nous de dire des textes qui n'ont jamais été dits et qui n'existeraient sans doute pas, si ce projet ne les avait pas invités à naître.

Espaces publics / Mise en scène

L'espace public

On dit beaucoup et peu de choses derrière l'intitulé « espaces publics », surtout quand il s'agit du théâtre. Ce qui est sûr c'est que nous ne jouerons pas dans une salle, en frontal, sous les lumières d'un plateau, nous ne nous y plaisons pas. Alors c'est simple, nous proposons que l'espace se décale pour que la relation entre le jeu et le réel soit plus ténue, plus serrée, pour que l'instant théâtre ne soit pas fabriqué par un lieu et une habitude d'y être mais par une invention collective, un effort commun.

Pour que le théâtre soit aussi une expérience physique, émotionnelle, une mise en situation partagée entre acteurs et spectateurs. Une traversée.

INSPIRATION : Le Rwanda

Voici plusieurs années que je m'y rends régulièrement, que je m'y perds et m'y retrouve dans l'histoire, le relief, les hommes et les femmes, mes chers amis.

Avec toute l'équipe de la compagnie Uz et coutumes nous avons créé trois pièces de théâtre sur les rivages du Rwanda et du génocide perpétré contre les tutsi : une en 2013 (Hagati Yacu / Entre Nous), une en 2018 (Ejo N'Ejo Bundi) et la dernière en 2020 (Tout dépend du nombre de vaches).

Je voudrais continuer à être habitée par ce petit pays et ses collines majestueuses et entendre encore la phrase du Docteur Naason Munyendamutsa :

« Ce pays pourrait devenir une leçon pour l'humanité ».

Il existe au Rwanda une tradition ancestrale nommée **UMUGANDA**. Terme que nous pourrions traduire approximativement par « travaux communautaires ».

Après le génocide perpétré contre les tutsi, il fallait (en toutes autres choses) **refaire communauté, refaire lien** parce que la possibilité même du lien entre un homme et un autre homme était totalement brisée, car tel est le propre du génocide.

L'UMUGANDA est une action en ce sens, dans le cadre des mesures de réconciliation nationale. Chaque dernier samedi du mois les rwandais cessent toute activité pour donner leur temps, leur bras, leur citoyenneté et réalisent ensemble un ouvrage.

Dans l'espace public.

Une réparation, un entretien, une plantation, une réalité collective à entretenir ou à conserver. Un bien commun.

Tout s'arrête : les commerces, la circulation, la routine, les administrations, les vies privées pour laisser place à ce mouvement collectif, à ce travail ensemble, qui prend tout son sens dans l'histoire du pays, et dans celle de l'humanité.

Faire / agir / penser / Ensemble / Aux yeux de toutes et tous / A l'échelle d'une cité, d'une place, d'un village.



Photo de Cécile Marical, Umuganda, Rwanda 2013

C'est vers cette forme que je souhaite me tourner pour ce qui sera le théâtre des langues françaises.

Occuper un lieu dans une ville et lui donner vie pendant plusieurs heures d'UMUGANDA, pendant toute une matinée pour être ensemble.

Cette forme théâtrale se dessine petit à petit.

Je sais que je vais rassembler des textes, des acteurs, des danseurs, des faiseurs d'images, des artistes et des penseurs et que cette matinée umugandesque sera écrite et pensée en laissant place à l'insoupçonné.

Je sais qu'elle sera espérée mais que chaque fois elle sera autre.

Je sais qu'il y aura des sons enregistrés, des musiques, des corps et des esprits.

Des mots dits, joués, répétés ou improvisés.

Je sais qu'il y aura du bitume et de la terre, des livres, du café ou du thé, des enfants et des vieux, des inconnus et des complices.

Des humains.

Du théâtre.

Et des langues françaises.

Lire l'article de Pierre Lepidi publié dans Le Monde « Le jour de l'umuganda, tout le monde travaille au Rwanda » p. 44

Scénographie

La scénographie sera confiée à **Adrien Maufay** qui signe les mises en espace de la compagnie Uz et coutumes depuis dix ans. Pour l'instant nous attendons les textes et donc les histoires pour penser et écrire les espaces scéniques. Mais nous avons déjà des pistes. Comme pour les interprètes, chaque texte aura sa mise en espace, son module de la parole, inspiré du texte, du pays et des recherches faites en ce sens.

Quel élément déposé dans l'espace public évoque le Liban ? le Rwanda ou encore le Bénin ?

Pas d'exotisme bien sûr, pas de tourisme. Mais **des formes, des suggestions, des intervalles poétiques qui nous signifient les espaces, les évoquent dans ce qu'ils ont de différents et de commun.**

Sur cette place, l'espace scénique est pluriel, le théâtre peut jaillir de chaque recoin, le spectateur se déplace, se rapproche, cherche, s'avance. Autant de pays, autant de « petits plateaux pour le dire » dans un grand plateau commun où il fait bon vivre.

Nous savons déjà qu'il n'y aura pas de coulisses, pas de disparitions pour apparaître. Les acteurs éprouveront l'espace toute la matinée, avec les gens installés ou de passage.

Le théâtre surgira du commun partagé, comme s'il n'était pas prévu, avec ses ponctualités et ses décalages. Cela sera visible, matière au jeu, le vrai du faux dans ce temps habité.

Nous inviterons **Nathalie Harb**, artiste plasticienne vivant à Beyrouth, à penser avec nous la mise en lieux. Sa sensibilité, son œuvre et ses interrogations sur l'espace public nous ont vraiment séduits et intéressés. Dans ce travail où le monde résonne, il nous semble tout à fait pertinent d'associer des pratiques émanant d'un ailleurs, d'une relation à l'espace marquée par des champs différents.

« RÊVER L'IMPOSSIBLE »

« Ce sont les premiers mots que j'inscris sur les murs de mon atelier à la Cité Internationale des Arts. En cette période de confinement / couvre-feu où tous les impossibles se conjuguent chaque jour, je suis en train d'écrire une pièce de théâtre pour l'espace public, rassemblant des gens pendant toute une matinée et convoquant des artistes venus du monde entier. L'impossible donc pour l'instant, alors je le rêve fort et me met à l'inscrire dans l'à venir ».



Une matinée pourrait être...

Début du temps théâtral : 8 heures

Tout le monde en place, café chaud, prises de terres et d'espaces.

Les accessoires des pays sont épars, ils vont se donner à voir, pour l'instant ils se cherchent encore dans l'enfouissement du pluriel.

Il peut y avoir du son diffusé, soit partout, soit par endroits.

On se chauffe car on sait ce qui nous attend. Pendant cinq heures.

Les acteurs / pays commencent à donner leurs noms, leurs visages du moins.

J'ai ici l'image de nos visages qui regardent les panneaux d'affichage dans les aéroports internationaux au petit matin. Voir ainsi tous ces départs, vers ces si loin, comme si le monde entier était convié à portée de mains. D'ici / tous ces lointains. Possibles / réels.

Nous cherchons « notre » voyage mais nous pourrions aussi aller partout, nous nous voyons dans tous ces décollages, vers toutes ces destinations qui sont concrètes à cet instant.

Ce hall immense du planisphère qui nous fait partir.

Ce presque vertige de l'éclatement pluriel.

Cette image est une piste pour la scénographie.

En Langues Françaises

CAMBODGE
"quelque parts"

8^h30. Premier texte. **LIBAN**. Au centre du plateau.

→ Durée : 30 minutes Trois interprètes

9^h00 : Silence texte. Bande son "dans les coins".

CAFÉ / THÉ
PETITS GÂTEAUX

9^h15. Second texte **CÔTE D'IVOIRE** Sur la Côte Ouest

→ Durée : 20 minutes Deux interprètes

9^h35 : Silence texte. Bande son "dans les coins"

CAFÉ THÉ
PETITS GÂTEAUX

9^h45. Troisième Texte **MARTINIQUE** Sur la Côte Est

→ Durée 45 minutes Cinq interprètes

10^h30 : Silence Texte. Bande son "dans les coins"

CAFÉ
THÉ

10^h30 **OUVERTURE** des espaces Livres et Jeux
Liberté dans CES LIEUX

10^h45. Quatrième texte **RWANDA** Au Sud

→ Durée 20 minutes Un interprète

CAFÉ THÉ

11^h05 : Silence Texte. Bande son "dans les coins"

LIVRES
JEUX

11^h10. Cinquième / Sixième / Septième TEXTES

FRANCE OCCITANIE ALGÉRIE
Six interprètes. Centre. Sud. Est.

→ Durée 45 minutes = 3 fois 15 minutes qui nous tournent autour.

Les textes "bougent" - Ils se jouent plusieurs fois

Ils créent leurs "petits territoires" dans l'espace.

XXX

12^h00 : Silence Texte. Bande son "dans les coins"

CAFÉ THÉ
LIVRES JEUX

12^h10. Huitième texte. **BÉNIN** Côte Ouest

→ Durée 20 minutes Deux interprètes

12^h30. Neuvième texte **HAIÏTI** Côte Ouest

→ Durée 20 minutes Un interprète

12^h50 : Silence Texte. Bande son "dans les coins"

CAFÉ THÉ
LIVRES JEUX

NB = quelque chose à manger qui pourrait avoir été cuisiné
sur place = 1 SOUPE? 1 JET 1 jus de fruit? 1 verre de vin?

Les livres et les jeux

Notre bibliographie est à feuilleter.

Comme fleurissent aujourd'hui les espaces d'échanges gratuits de livres dans l'espace public.

Petit recoin de nos pensées partagées.

Les jeux c'est pour la langue. Comme le scrabble, fleuron de la francophonie, objet de concours, de challenge. Et si nous fabriquions un scrabble géant ? Et si nous nous (re) mettions à jouer dehors comme pour une partie de pétanque, une partie de football pieds nus, des osselets, des petits poucets qui tracent nos routes incertaines ?

Tiens tiens, à quoi joue-t-on dehors ? Comment gratter le sable ?



Photo de Maïa Ricaud

A l'écoute

Dans les coins, en individuels ou petits collectifs des mots sont offerts à l'écoute (petites enceintes ou écoutes au casque)

Ceux du Cambodge qui ne seront pas incarnés mais mis en question dans un quelque part qui serait leur pays dans l'espace, incarnant l'absence/ présence.

Ceux de nos recherches scientifiques qui seraient le lieu du savoir, de l'université, mis en espace. Une façon d'aller apprendre tout au long de la matinée. Une école en plein air.

Ceux de nos collectages ici et là, pêle-mêle de nos rencontres qui pourraient bien venir d'une bouche d'égout s'il en est ou d'une vasque de fleurs ou d'une fontaine. Un de ces lieux où aujourd'hui les Sans Domicile Fixe cachent leurs biens chaque matin, en « sécurité » avant d'errer dans les rues de nos villes, de nos pays.

Recherche Expérimentation Création

1 / Résidences de processus

La recherche est au centre.

Le geste artistique est un outil, une façon de prendre la parole.

La représentation théâtrale est une étape sur le chemin.

La recherche est au centre, ce travail est une enquête. Nous, artistes, prenons le sillon de bien de nos contemporains pour **interroger le réel** et lui demander quel est son nom.

Francophonie, vieil adage post colonial? francophonie réalité des langues? système de production littéraire? cadre ombragé? francophonie arrière-grand-mère de nos frontières?

Espaces publics, lieux de contraintes ou de libertés? espaces réels et symboliques? Lieux d'ancrage, de mémoire ou de dépassement? quels soulèvements? quelles tendresses?

Grilles d'entretiens

Lors de la première résidence nous avons élaboré des grilles d'entretiens « type ». L'une pour l'espace public, l'autre pour la relation à la langue française. Elles permettront d'apporter des réponses diverses à notre noyau d'interrogations. Elles seront utilisées à chaque rencontre, enregistrées, notées pour constituer la matière première du terrain « en quête ».

NB : Une vingtaine d'entretiens ont déjà été réalisés. D'autres sont d'ores et déjà programmés.

Trois jours par mois du mois d'août 2021 à décembre 2023

Il y aura des « **résidences de processus** », à raison de trois jours par mois du mois d'août 2021 à décembre 2023.

Le processus ne s'arrête donc pas avec les premières représentations, il continue.

Ces temps de travail absolument essentiels seront des temps de recherches, de conversations, de lectures et d'écritures. Ils accompagnent le travail artistique, le nourrissent, le complètent et peuvent aussi rester « à côté tout près » pour de la recherche pure, des matières à penser, à noter dans la marge de l'œuvre théâtrale en cours.

Dalila Boitaud (et la compagnie Uz et Coutumes) sera le fil conducteur de ces temps d'en quêtes. Elle aura chaque fois des invités pour mettre en commun la pensée et interroger à plusieurs regards les sujets déposés sur l'établi.
Certains invités le seront plusieurs fois.
D'autres viendront une fois.
Il y aura de la place pour la détermination et pour le hasard.
Certains seront présents physiquement dans les espaces dédiés.
D'autres seront loin mais seront là quand même.

Contributeurs

Les invitées de « la première heure »

Elles étaient là à Paris fin 2020 dans les premiers souffles et suivront les bifurcations :

Marie-Leïla Sekri, comédienne (Uz et Coutumes, les Urbaindigènes, Théâtre de l'Unité)

Caroline Melon (responsable artistique de Chair et d'Os)

Maïa Ricaud (responsable artistique Les Chiennes Nationales)

Les contributeurs permanents / La récurrence des rendez-vous / l'inscription d'une réflexion

Julie Peghini, maîtresse de conférences en Sciences de l'Information et de la Communication à l'UFR Culture et Communication – Université de Paris VIII / Paris, France

Stéphane Jouan, doctorant, directeur de l'Avant-Scène / Cognac, France.

Jean-Marie Songy, Parrain du projet et directeur de l'Entresort / Chalon en Champagne

Florianne Gaber, chercheuse et journaliste, spécialiste des arts de la rue

Olivier Neveux, professeur d'histoire et d'esthétique du théâtre à l'école normale supérieure de Lyon.

Diane Camus, architecte

NB : Cette liste n'est pas exhaustive, nous avons des souhaits vers d'autres personnes, d'autres références sur nos sujets. Nous compléterons sur les routes empruntées.

La rigueur de la pensée / l'Université permanente

Myriam Suchet, maître de conférences à la Sorbonne Nouvelle - Paris 3, membre de l'Institut Universitaire de France.



« Le français n'existe pas. Du moins il n'existe pas sans toi, et moi, et elles, et eux, et vous et nous qui parlons, écrivons, chantons, sacrons, conversons, discourons... C'est de chacune de nos paroles que « la langue » est faite, dé faite et refaite : fête ! Les guillemets, ici, visent à rappeler le caractère construit, non naturel, des parois du bocal linguistique. »

Myriam Suchet « Traduire du français au français »

Myriam Suchet mène une vaste recherche (2019-2024) intitulée : les littératures francophones diffractent « la langue » de la page à l'écran. C'est une évidence de nous associer au long cours à ce travail scientifique qui sera un enseignement, une grande richesse, une invitation à interroger notre quête par d'autres prismes.

Myriam sera également conviée sur des temps de travaux artistiques car là aussi, déplacer le regard nous plaît.

Diffusions / Emanations / Traces

L'aboutissement n'en est pas un, il s'inscrit comme un rebond d'une suite à écrire.

Un écho qui s'étire dans sa singularité pour un ensemble composé.

Nous voulons donner à lire l'invisible du parcours. Les recoins. Les cachettes. Les interstices.

Cela pourra prendre plusieurs formes.

1 / La mise en commun de nos travaux par des temps publics lors des résidences de processus. Convier publics, partenaires, invités pour des temps d'échanges, d'ateliers.

2 / La consignation de nos travaux selon un protocole défini par un travail numérique de publication régulière : textes, entretiens, iconographies, vidéos.

3 / L'écriture de livrets retraçant chaque étape importante, créant au fur et à mesure un coffret à éditer qui racontera l'aventure au-delà des temps de diffusions artistiques.

Nous sommes conscients que la multitude de compagnons (auteurs, artistes, invités, chercheurs) constitue une matière à penser immense. Nous ne manquerons pas de « choses à dire », à partager et prendront soin de cela.

1) / Résidences de création

La création est au centre : nous devons inventer.

Ces temps de travail ressembleront à ce que nous savons explorer. Réunion d'artistes au plateau, aux alentours, répétitions, apprentissages, improvisations, doutes et audaces.

Nous irons vers le théâtre des langues françaiseS au rythme du temps à prendre et à accélérer, à poser dans nos valeurs, à transcrire avec nos armes.

Nous érigerons ensemble avec du bois, des mots, des clous, de la peinture, des images, des danses et des chants, des mouvements collectifs et des singularités dans un écriin.

La distribution est en cours d'écriture.

Certains sont de la « famille » d'Uz et coutumes depuis plusieurs années / créations.

D'autres viendront nous rejoindre comme une évidence des rencontres élaborées au fil des routes.

Et d'autres encore n'ont peut-être pas donné leurs noms ? qui sait ?

Nous souhaitons laisser du temps à cet endroit-là. Encore un peu.

III / Résidence sur les bancs de l'école

Nous aimerions travailler avec un Lycée agricole à Limoges dans le cadre des programmes Education Artistique et Culturelle, afin **d'associer un collectif de jeunes à nos recherches, sur cette question de « communs dans l'espace public », quelles formes ? quels rêves ? quelles entraves ?**

Le point de vue d'une jeunesse qui aujourd'hui doit s'adapter, se renouveler en ces lieux aujourd'hui réduits à si peu, nous semble tout à fait essentiel.

IV / Porosité

La porosité entre les trois façons de procéder est évidente à nos yeux.

Les résidences de recherche et de création vont s'entremêler.

Parfois dans l'espace-temps, elles co-habiteront, et toujours dans l'écriture pour leurs conversations permanentes.

Conclusion

Le fait que nous partageons cette langue, le français, nous permet de dialoguer outre frontière, nous pourrions l'«utiliser» pour faire entrer en conversations des langues qui ne se « comprennent pas ». C'est un privilège certes mais c'est aussi une ossature pour penser le théâtre, un autre théâtre naissant d'une créolisation des mots, des pensées et des gestes, un théâtre venu des inconnus de la rencontre qui n'est pourtant pas une errance. Parce que cette rencontre est une décision, une décision partagée de loin en loin.

Chevauchement des nouvelles donnes à entendre

Je prends la langue française pour ce qu'elle est

Une immense diversité

Une autre chose dont on ne sait pas encore dire le nom

Une perturbation des langages une autre façon de se dire

ET

Une outrecuidance du dictionnaire

Un renouvellement de chacun des mots usités

Un grand grand trouble qui fourche sur les dents

Une école qui prend l'air du large et du vent dans les tronches

Une évasion

Une sauvagerie

Une tachycardie

L'idée de ne pas être seule avec cette langue et l'idée qu'elle me décuple, permet la rencontre et l'autre, tant et tant, me réconcilie chaque jour avec ma condition, me donne envie d'enfances, de mélanges, de nous sommes, de nous sommes encore et ainsi je n'expire pas n'importe quel air. Je respire un territoire de langages qui fait de moi une pluralité. Celle qui me submerge comme il se doit.

Dalila Boitaud

Table des Annexes

Présentation de la compagnie Uz et Coutumes	p.36
Biographie des auteurs	p.37
« Umam, la mémoire libanaise de Lokman Slim »	p. 40
« Le jour de l'umuganda, tout le monde travaille au Rwanda »	p.43

Présentation de la compagnie Uz et coutumes

La compagnie Uz et Coutumes, créée en 2002, propose depuis presque 20 ans des spectacles ambitieux, dans l'espace public.

Ambitieux d'abord, parce que la compagnie s'inscrit chaque fois en réaction face à ce qu'elle considère comme une réalité essentielle que le théâtre doit prendre à bras le corps : faire acte de parole. La normalisation dangereuse des esprits (« Hebs » – 2011), la fermeture d'une centrale thermique et la mort des salariés liée à l'amiante (« Touché Mais Pas Coulé » – 2012), le génocide perpétré contre les tutsi au Rwanda (« Hagati Yacu » – 2013), la résistance par la littérature face à l'intégrisme (« Souk » – 2016), les mémoires croisées des génocides du vingtième siècle (« Éjo N'Ejo Bundi » 2018), une mémoire en marche (« Conversations avec Marceline » 2019), la transmission d'une mémoire collective aux futures générations « Tout dépend du nombre de vaches »- 2020)

Ambitieux également par le nombre de personnes impliquées dans chaque oeuvre, marquant une volonté de pluraliser les énergies et les compétences, mais aussi de rester ouvert, tant dans le fond que dans la forme de l'interprétation.

L'espace public est abordé de plusieurs façons :

- Collectage / documentation : les artistes cherchent systématiquement à interroger leurs thématiques à travers le regard de l'autre : rencontres, interviews avec des « spécialistes » mais aussi le « quidam », dans la rue.
- Choix des lieux : Il ne s'agit pas de jouer « dehors », mais de mener une réflexion sur nos espaces publics. Les lieux sont donc choisis minutieusement pour leur histoire, leur relation avec la ville, leur retranchement. Ils sont pensés comme un parcours pour que la pièce chemine, tant physiquement qu'intellectuellement.
- Actions de médiation autour des créations : les thématiques travaillées sont souvent complexes et donc menées comme une recherche documentée. La compagnie propose des temps d'échanges sous diverses formes, en marge des représentations pour « aller plus loin ».

La compagnie mène également des projets éphémères de territoire, dans les quartiers dits « en marge », en lien avec les habitants, les acteurs du terrain.

La pédagogie et la transmission des savoirs fait partie intégrante de son cursus.

Dans chacun de ses travaux la compagnie tient à mettre l'accent sur le texte dit, la parole de grands auteurs ou de tout un chacun (le collectage occupe ainsi une part très importante du travail, avec restitution des propos sous diverses formes) en cherchant chaque fois à donner à ces mots une expression transartistique, en associant le plus souvent la danse et la relation à l'image.

Biographies des auteurs

Valérie Cachard, artiste

Auteure de récits, de pièces de théâtre ainsi que d'écrits accompagnant des travaux artistiques, Valérie Cachard joue aussi parfois et s'essaie à la vidéo. Parmi ses dernières créations *Histoire de la poule et de l'œuf*, un spectacle tout public présenté dans différentes régions du Liban depuis décembre 2018, *La Table des confidences*, une intervention interactive pour un seul spectateur proposé au Musée Sursock en février 2019, *Habitats abandonnés*, *Archives*, une performance filmée réalisée avec Gregory Buchakjian et exposée au Musée Sursock de Beyrouth (2018), l'Université de Californie (2019) et la Villa Empain à Bruxelles (2019), et *Agenda 1979*, une vidéo réalisée pour Arsmondo, un festival organisé par l'Opéra du Rhin (2021)

Lauréate du prix Etel Adnan Award for women playwrights et du prix RFI théâtre, elle est depuis mai 2019 co-présidente de la Commission Internationale du Théâtre Francophone.

Dorcy Rugamba

Metteur en scène, acteur et dramaturge rwandais, Directeur artistique des Capitales africaines de la Culture, Dorcy Rugamba est co-auteur de *Rwanda 94*, auteur de *Bloody Niggers*, *Guerre Sainte*, *Market Place*, *Les Restes Suprêmes*, *Marengo* et de *l'Opéra Umurinzi*. Premier prix d'art dramatique au Conservatoire Royal de Liège, Dorcy Rugamba a été également formé aux arts de la scène dans la tradition rwandaise par son père, l'écrivain, chorégraphe et compositeur rwandais Cyprien Rugamba.

Comme acteur Il a travaillé avec différents metteurs en scène et chorégraphes aux univers parfois opposés comme Jacques Delcuvellerie, Peter Brook, Rosa Gasquet, Vincent Hennebick ou Milo Rau et collabore avec des artistes de différentes cultures et pratiques comme Sotigui Kouyate, Bruce Myers, Yoshi Oida, Dennis Lavant, Rachid Djaidani ou Toshi Tsuchitori: Installé entre Bruxelles et Kigali, il a coécrit en 1999 la pièce *Rwanda 94*, fondé en 2001 à Kigali les Ateliers Urwintore, un espace de création contemporaine, et mis en scène en 2005 *L'Instruction*, une pièce de Peter Weiss sur le procès des responsables d'Auschwitz. Entièrement jouée par des acteurs rwandais, la pièce remporte un succès critique et public aux Bouffes du Nord à Paris, au Young Vic à Londres, au Bankart Studio à Yokohama et au Kasser Theater a New Jersey et au Chicago Shakespeare. Dorcy Rugamba est aussi l'auteur de la pièce *Bloody Niggers*, une fresque sur la violence coloniale et les décolonisations en Afrique, produite par le Théâtre National de Belgique et qui a tourné à partir de 2007 en Europe et en Afrique.

En 2012 il fonde à Kigali, Rwanda Arts Initiative, un centre d'art dédié aux entrepreneurs culturels. En novembre 2018 il monte un spectacle Chorégraphique afro-futuriste « Planet Kigali » au Théâtre Kampnagel à Hamburg. En avril 2019 il écrit et monte à Kigali pour la cérémonie officielle des 25e commémorations du génocide des Tutsi un opéra intitulé « Umurinzi ». En mars 2020 au Théâtre National à Bruxelles, il crée « Les Restes suprêmes » un spectacle sur les œuvres du patrimoine africain contenu dans les Musées européens.

Actuellement il travaille sur un opéra portant sur l'Histoire générale de l'Afrique qui sera créé à Rabat en 2021 dans le cadre de la première Capitale africaine de la Culture.

Jean d'Amérique

Né en Haïti en 1994, Jean D'Amérique est poète, dramaturge et romancier. Il dirige le festival Transe Poétique et la revue de poésie Davertige.

Il a publié plusieurs recueils de poèmes : *Petite fleur du ghetto* (Atelier Jeudi Soir, 2015), mention spéciale du Prix René Philoctète, *Nul chemin dans la peau que saignante étreinte* (Cheyne, 2017), Prix de Poésie de la Vocation, et *Atelier du silence* (Cheyne, 2020). Auteur de plusieurs pièces de théâtre, il a reçu le Prix Jean-Jacques Lerrant des Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre pour *Cathédrale des cochons* (éditions Théâtrales, 2020).

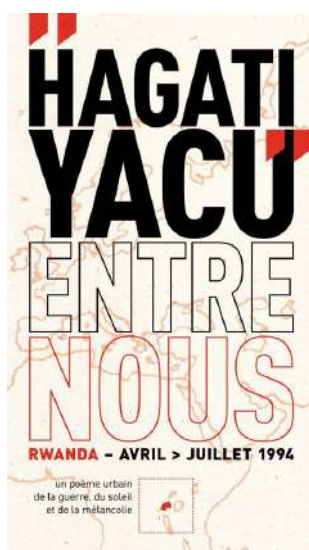
Son premier roman, *Soleil à coudre*, est paru chez Actes Sud en 2021.

Dalila Boitaud Mazaudier est née en 1978 à Paris.

Elle débute son parcours artistique à Uzeste en 1999 aux côtés de l'artiste inclassable **Bernard Lubat**, avec qui elle collabore pendant quinze ans. Une véritable école artistique et politique où elle joue aux côtés d'André Benedetto, Edouard Glissant, André Minvielle, Louis Sclavis et bien d'autres, et rencontre également George Didi Huberman, Francis Marmande, Régine Chopinot, Hélène Cixous, Monique Chemillier Gendreau...

En 2000 elle suit la formation du Groupe Français d'Éducation Nouvelle (GFEN) sous la direction de Michel Ducom et devient animatrice d'ateliers d'écriture. Elle intervient à ce titre dans de nombreux établissements et face à des publics très variés.

Elle est auteure et metteur en scène pour la **Compagnie Uz et Coutumes**, basée à Uzeste en Sud Gironde depuis quinze ans. La compagnie, reconnue par les institutions régionales, nationales et internationales signe en 2020 sa treizième création pour l'espace public, avec toujours la volonté de défendre un théâtre politique, enclin aux questionnements de société, un théâtre intranquille et bouleversé, une sur réalité politique.



En 2013, elle reçoit la bourse « Auteurs d'espaces publics » de la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (SACD) pour sa pièce de théâtre **HAGATI YACU / ENTRE NOUS**, un poème urbain de la guerre du soleil et la mélancolie, en mémoire des tutsi du Rwanda. Ce spectacle qui adapte en partie le célèbre roman de Boubacar Boris Diop « Murambi, le livre des ossements » est représenté dans de nombreuses villes en France, au Bénin et au Rwanda.

En 2014, elle participe au **Kwibuka 20** (les vingtièmes commémorations du génocide) à l'invitation du gouvernement rwandais, et met en scène avec des artistes rwandais le Café Littéraire qui inaugure ces trois mois de commémorations. Elle co-anime des conférences à Kigali et à Butare avec Boubacar Boris Diop et Koulsy Lamko sur le thème de « Arts, engagements, scènes de résistances et de vérités ».

En 2015, elle est membre de la pépinière à projets à **Marrakech** pilotée par la Commission Internationale de Théâtre Francophone (CITF) et représente la France parmi les pays de l'espace francophone.

Dalila Boitaud Mazaudier collabore au Rwanda avec Ishyo Arts Center (dirigé par Carole Karemera), le Ministère de la culture, la commission Nationale de Lutte contre le Génocide (CNLG), l'Institut Français, l'Université du Rwanda et l'association Ibuka pour le développement d'un projet à long termes intitulé : « **Arts Mémoire et espaces publics** ». À ce titre, elle collabore avec de nombreuses universités (Bordeaux, Saint Denis, Nanterre, Dijon, La roche sur Yon) et apporte sa contribution artistique sur la notion de transmission des mémoires post génocide.

Par ailleurs elle prépare actuellement un ouvrage autour de la question « Lieux de mémoires réels et symboliques : les sites mémoriels au Rwanda et l'art théâtral comme dialogue des mémoires » à paraître **en 2021**.

En 2016 elle met en scène « **SOUK, une autre histoire du Maghreb** », théâtre d'étalage dans les bruits de la ville, en hommage à la littérature d'Afrique du Nord.

Cette pièce qui se joue sur un étal de marché pendant la durée de celui-ci a été jouée une cinquantaine de fois depuis sa création, elle est encore en tournée.

Elle écrit en 2017 **ÉJO N'ÉJO BUNDI / HIER AUJOURD'HUI DEMAIN ET APRÈS DEMAIN**, en résidence à la Chartreuse à Villeneuve Lès Avignon . Ce projet co élaboré avec le Ishyo Arts Center de Kigali a vu le jour en 2018, a été représenté une trentaine de fois en France et au Rwanda en novembre 2019.

Cette pièce a obtenu le soutien de la Fondation du Mémorial de la Shoah.

Les deux pièces de théâtres sur le génocide des tutsi ont obtenu le soutien en production et diffusion de la CITF.

En 2019, elle crée « **CONVERSATIONS AVEC MARCELINE** », à la suite du décès de Marceline Loridan Ivens avec qui elle collabore depuis deux ans dans le cadre de son programme de recherches sur les génocides du vingtième siècle accompagné par le Mémorial de la Shoah à Paris. La pièce est toujours en tournée.

En 2019, elle écrit **TOUT DÉPEND DU NOMBRE DE VACHES**, troisième opus théâtral en mémoire des tutsi du Rwanda. A destination du jeune public cette fois-ci.

Elle obtient pour cela deux bourses d'écriture : Écriture en campagne / Latitude 50 en Belgique et Écrire pour la Rue (SACD/DGCA) en France.

Une avant-première a été donnée le 14 mars 2020.

Depuis, cette œuvre attend la levée des mesures sanitaires pour vous rencontrer.

Dalila Boitaud Mazaudier a été membre du collège des Arts de la rue pour la Direction Générale de la Création Artistique (DGCA) en 2015, 2016 et 2017.

Elle est membre du jury « Écrire pour la rue » (SACD / DGCA) en 2020.

Article de Lyana Alameddine paru dans Orient Le Jour le 11/02/2021

Umam, la mémoire libanaise de Lokman Slim

Après l'assassinat de l'intellectuel chiite, sa femme, Monika Borgmann, souhaite continuer la mission que le couple s'était fixée.



Dans les locaux d'Umam. Photo João Sousa

« Vous devriez discuter, vous êtes tous les deux intéressés par les choses morbides. » C'est cette petite phrase, lancée par l'un de leurs amis en commun, qui est à l'origine de la première rencontre entre Monika Borgmann et Lokman Slim en 2001, au Zico House à Hamra. Entre la journaliste allemande arabophone et l'intellectuel libanais, « cela a tout de suite été le coup de foudre », confie Monika dans le bureau de son époux, en plein cœur de la banlieue sud, dans la maison patricienne des Slim. C'est là, dans

la villa blanche aux fenêtres et portes vert pastel, « qui a vu passer cinq générations », que le couple a donné naissance à Umam en 2004, une association de documentation et de recherches visant à reconstituer et réconcilier les mémoires libanaises.

Umam, c'est avant tout l'histoire de leur rencontre. Celle de deux individus passionnés par la nature humaine, dans ce qu'elle a de meilleur et (surtout) de pire, et par les blessures et les traumatismes du passé. « Tout a été très vite entre nous. Nous avons commencé à travailler ensemble, puis nous nous sommes installés ensemble », raconte la cofondatrice de l'association, entourée des livres, objets et cartons qui remplissent la pièce, laissant à peine transparaître les murs. Dès 2001, le couple se lance dans son premier grand projet, un documentaire sur les massacres de Sabra et Chatila en 1982, racontés par six des bourreaux de l'époque. Massacre, coproduction libanaise, suisse et allemande, sort en 2005 et remporte plusieurs prix internationaux dont le Fipresci Award Berlin 2005. « Cette expérience (commencée en 2001) a été le déclic pour créer Umam », explique la journaliste. « Comme le massacre est extrêmement politique, il fallait vérifier toutes les informations venant des tueurs. Dans un pays normal, nous les aurions puisées dans les archives nationales, mais au Liban, nous ne pouvons pas y accéder », poursuit-elle.



Dans les locaux d'Umam, une affiche montrant Lokman Slim. A l'arrière-plan, sa soeur Rasha el-Amir. Photo João Sousa

C'est là qu'Umam entre en scène, pour combler un manque lié à l'absence d'institutions publiques dignes de ce nom. L'association est à la fois un outil et un espace de réflexion sur la guerre et la « banalité du mal » qui lui est intrinsèque. « Nous voulions comprendre cette violence collective : comment en sont-ils arrivés à commettre des actes si inhumains ? » Confronter le passé pour ne plus répéter les mêmes erreurs. « Je fais partie d'une génération qui a grandi avec la mémoire de la Shoah », dit Monika Borgmann.



L'un des objectifs d'Umam : créer des archives accessibles à tous. Photo João Sousa

« Plus nous creusons, moins nous comprenons »

Au départ, deux objectifs : créer des archives accessibles à tous et sensibiliser le public au Liban via des événements culturels pour provoquer des discussions difficiles mais nécessaires. Au fil des événements (guerre de 2006, affrontements de mai 2008, soulèvement du 17 octobre 2019), Umam endosse un rôle politique et se donne la mission de traiter de sujets d'actualité tout en les liant au passé. « Ce travail de mémoire a montré la complexité de ce pays. Plus nous creusons, moins nous comprenons », analyse Monika Borgmann.

En 2005, le couple fonde le Hangar, un lieu de discussion et de rencontre poussant des gens de tous les milieux à venir dans la banlieue sud pour assister à des tables rondes, expositions, ateliers ou projections. « Une fois, lors d'un événement, il y avait un cheikh qui faisait sa prière dans une cabine en vitre près de personnes qui buvaient du vin », se souvient Nathalie, assistante chercheuse depuis trois ans à Umam. « Le Hangar, c'était une décision politique, une façon de dire "Ne donnons pas Dahyé uniquement au Hezbollah" », raconte Monika. « En ouvrant à Haret Hreik cet espace culturel qui parle d'arts, qui fait des nuits cinéma et des miniexpositions, ils ont répondu à un besoin dans ces régions marginalisées où l'accès à la culture est limité ou monolithique à cause du parti politique dominant. Ils ont offert une alternative », commente Chloé Kattar, qui effectue un doctorat à l'université de Cambridge sur la guerre civile libanaise.



Rasha el-Amir, la sœur de Lokman Slim. Photo João Sousa

pages manquantes, les rangent mais aussi les numérisent partiellement pour les ajouter à la base de données. Un véritable travail de fourmi qui témoigne de l'exigence dont faisait preuve Lokman Slim. « Je lui demandais "qu'est-ce que tu veux ?" il me répondait "tout" », se remémore une collègue ayant requis l'anonymat. Cet amour des archives lui vient de sa famille qui collectait depuis toujours des journaux, des brochures, des tracts ou encore des posters.



Monika Borgmann, la femme de Lokman Slim. Photo João Sousa

directe de la loi d'amnistie : pas de justice, de tribunaux, de dialogue ou d'initiative publique ou privée, et surtout pas de travail institutionnel de la part de l'État, ce qui a empêché une sorte de catharsis. Aujourd'hui, le travail se fait de façon dispersée et éclatée entre différents acteurs », explique Chloé Kattar. « Le travail de Lokman est fondateur pour reconstruire une histoire orale. Construire une mémoire, c'est se mettre à la place de l'autre pour mieux se pardonner et avancer », résume l'essayiste Mona Fayad.

À partir de 2008, l'association prend une nouvelle envergure. « Nous avons lancé une série d'ateliers sur la justice transitionnelle sur une durée de deux ans, accompagnés d'expositions ouvertes au public sur les disparus de la guerre civile. Nous avons commencé avec 25/30 personnes, puis fini avec 80. C'est là que nous avons commencé à gagner en visibilité », raconte Monika Borgmann. Esprit libre et téméraire, personnage parfois provocateur, Lokman Slim incarnait une sorte de contre-miroir du Hezbollah, qu'il n'hésitait pas à critiquer sur la scène publique et depuis la banlieue sud. Présenté comme un « chiite des ambassades » par les organes de propagande du parti, qui l'accuse d'être un agent à la solde de « l'ennemi américano-israélien », l'écrivain est menacé de mort à plusieurs reprises, avant d'être assassiné le jeudi 4 février dans le caza de Zahrani. « Umam était sa défense », explique sa sœur, l'écrivaine Rasha el-Amir. « Sa seule arme était la mémoire. Les archives sont une manière de résister contre l'amnésie. On étudie, on réfléchit, on se remémore puis on continue. » Et maintenant ? Comment l'association peut-elle survivre sans celui qui en était incontestablement le cœur ?

« Personne n'est comme Lokman, il comprenait la valeur de toutes ces archives, même d'une simple note, grâce à ses connaissances », estime Monika Borgmann. Elle refuse toutefois de renoncer à la mission qu'ils s'étaient fixée. « Partir ? Jamais. Encore moins après son exécution... Nous croyons en Umam, nous avons un impact... C'est ma vie, c'est vingt ans de travail. Je me le dois. Je le dois à Lokman. Ma place est ici. » Un rassemblement aura lieu aujourd'hui dans la demeure familiale en mémoire de Lokman Slim. Il sera à son image, cosmopolite : « Des prêtres de toutes les confessions feront une prière pendant trente minutes, il y aura également une sorte de micro ouvert pour permettre aux gens de dire quelques mots sur Lokman, et une séance Zoom pour se connecter à l'étranger, notamment à la Sorbonne, établissement où a étudié Lokman... » explique son épouse. Sur France Culture en 2019, l'écrivain ne doutait pas du fait que son travail lui survivrait. « C'est un travail infini. Nous sommes tout à fait conscients que, finalement, peut-être qu'il va nous survivre, mais, sûrement, nous n'allons pas lui survivre. »

« Umam était sa défense »

Dans un pays encore marqué par les blessures de la guerre et qui n'est pas allé au bout du processus de réconciliation des mémoires entre les différentes communautés, la tâche du couple était herculéenne. « Ils ont effectué un travail artisanal pour collecter les archives », estime la collègue précitée. Ces archives ne sont pas que des livres, mais aussi des brochures, des interviews, des journaux, des objets tous rangés dans les locaux et ouverts au grand public.

« À la fin de la guerre, il y avait une amnésie collective, conséquence

Article de Pierre Lepidi publié le 1er août 2017 dans Le Monde

Le jour de l'umuganda, tout le monde travaille au Rwanda

Le dernier samedi de chaque mois, les citoyens participent au travail communautaire afin de servir la collectivité ou d'aider des personnes en difficulté.



Figure 1 Près de Rwamagana, dans l'est du Rwanda, le jour de l'umuganda (les travaux communautaires), le 24 juin 2017.
PIERRE LEPIDI

Il est 7 h 30 et, en ce jour de juin, le soleil est déjà haut dans le ciel. Munis d'une pelle, d'une bêche ou d'une simple balayette, les habitants du secteur de Gishari, dans l'est du Rwanda, convergent vers une piste tracée au milieu d'une bananeraie. Dans le district de Rwamagana, mais également partout ailleurs dans le pays, c'est le jour de l'*umuganda*. Le dernier samedi de chaque mois, de 8 heures à 11 heures, chaque Rwandais doit participer au travail communautaire afin de servir la collectivité (en construisant un pont, une école, un centre de soins...) ou d'aider une personne en situation difficile.

« Le programme du jour est assez chargé, explique Marc Rushimisha, secrétaire exécutif du secteur de Gishari. Nous avons un double objectif : désherber et nettoyer complètement cette piste, puis construire une maison pour une habitante du village, veuve, dont l'habitation a été détruite lors d'une tempête. » Les actions définies lors de l'*umuganda* (qui signifie, en kinyarwanda, « le pilier de la maison ») sont décidées par un comité local composé d'élus mais elles doivent émaner des citoyens. Si nécessaire, les outils et les matériaux sont payés par la collectivité. « Aider une personne fragile est un critère qui est privilégié lorsque nous définissons nos objectifs, prévient Radjab Mbonyumuvunyi, maire du district de Rwamagana. Le but est de se mobiliser, de réunir toutes les énergies pour faire face à une urgence. »

Amende et opprobre

La participation au travail communautaire est obligatoire pour toute personne considérée comme apte, homme ou femme, entre 18 et 60 ans. Il existe quelques possibilités d'aménagement, comme pour les adventistes qui ne travaillent pas le samedi, mais toute absence doit être justifiée par l'envoi d'un SMS ou d'un coup de téléphone à une autorité locale. L'*umuganda* est inscrit dans la Constitution rwandaise et une absence non justifiée peut être sanctionnée par une amende allant de 1 000 à 5 000 francs rwandais (entre 1 et 5 euros). Mais le fait de ne pas participer au travail communautaire pourrait surtout faire passer le contrevenant pour « *un lâche, ce qui est plus grave qu'une amende*, prévient le maire. *Il pourrait aussi se faire blâmer lors d'une réunion publique et perdre sa crédibilité* ».

Plusieurs centaines de personnes s'affairent aujourd'hui autour de la construction de la maison. Peu après 8 heures, les plans de l'habitation (quatre pièces) sont tracés au sol par les architectes du district. Une demi-heure plus tard, les maçons commencent à ériger la base des murs. Ceux qui n'ont pas de compétences dans le domaine de la construction nettoient la piste ou apportent des briques en les portant sur la tête ou sur l'épaule. Une dame âgée participe elle aussi en apportant de petites bouteilles d'eau aux ouvriers.

« *Je suis parti très tôt de chez moi pour participer et j'en suis très heureux*, assure Théogène, 38 ans, qui multiplie les allers-retours en portant des briques. *Je connais la dame que nous aidons et c'est quelqu'un de bien. C'est important d'aider les autres. On ne se sent pas à l'aise quand on sait qu'une veuve se retrouve du jour au lendemain sans maison avec ses quatre enfants.* » « *Nous travaillons tous ensemble dans la bonne humeur et c'est sympa*, lance Emmanuel, 54 ans. *L'umuganda développe les échanges entre nous* »

« Mauvaises herbes »

En plus des *gacaca* (ces tribunaux populaires qui ont jugé près de 2 millions de personnes jusqu'en 2012) et du poids important de la religion, le travail communautaire peut être considéré comme un moyen qui a permis aux Rwandais d'apprendre à revivre ensemble après le génocide qui a fait 800 000 morts, en grande majorité tutsi, entre avril et juillet 1994. L'*umuganda* daterait de l'époque précoloniale. Il existait déjà sous le régime de Juvénal Habyarimana, dont l'assassinat a marqué le début des massacres.

« *Mais à cette époque, le travail communautaire était l'occasion de montrer sa bonne disposition vis-à-vis du régime et il n'y avait pas que des discours bienveillants*, se souvient Assumpta Mugiraneza, historienne et sociologue. *Les chefs en profitaient pour exercer leur pouvoir sur ceux qu'ils n'aimaient pas. Pendant le génocide, l'umuganda a servi de prétexte pour augmenter la cadence des massacres, une sorte de compétition destinée à "couper plus de mauvaises herbes que les miliciens de la colline d'en face". Le FPR [Front patriotique rwandais, aujourd'hui au pouvoir] avait promis de le supprimer après la fin du génocide et il l'a fait. C'est au début des années 2000 que l'umuganda a été réinstauré, très prudemment, et dans le seul but de servir la communauté.* »

Pour que l'*umuganda* fonctionne, il faut une société structurée, organisée et très décentralisée, comme l'est le Rwanda d'aujourd'hui. Il faut aussi que tout le monde, à tous les échelons de la société, se retrouve les manches. Dans le district de Gishari et ailleurs, policiers et militaires travaillent aux côtés des villageois, des autorités locales et même d'une députée qui a fait le déplacement depuis Kigali.

Opération reboisement

« L'umuganda résulte d'une volonté politique et vise à tisser du lien social autour d'un même objectif, explique Athanasie Nyiragwaneza, élue au Parlement. Quand on travaille ensemble, on discute, on s'entraide, on s'encourage, on plaisante... Le Rwanda a connu l'enfer. Ses habitants ont décidé de changer et de reconstruire leur pays en ne comptant que sur eux-mêmes. »

Au sommet de l'Etat, Paul Kagamé participe également à l'umuganda lorsqu'il est au Rwanda. Le samedi 24 juin, le président, qui devrait être réélu à la tête du pays pour un troisième mandat, vendredi 4 août, a participé à une opération de reboisement dans une forêt située près de Kigali.

Il est 11 heures, l'umuganda se termine. Chacun range ses outils et se dirige vers la maison communale pour une longue séance d'échanges entre la population et les élus. Le bilan du jour est assez positif : la piste est totalement nettoyée et les murs de la nouvelle maison ont été dressés. *« Il reste à faire la toiture, mais le maire m'a promis qu'il y aurait un umuganda spécial la semaine prochaine pour tout finir, se félicite Alivera, la future propriétaire. Je suis impatiente de passer ma première nuit dans ma nouvelle maison. Dès le lendemain, j'irai remercier tous les habitants. »*

Pierre Lepidi (envoyé spécial à Rwamagana, Rwanda)

Contacts

Dalila Boitaud-Mazaudier Responsable artistique
Tél. 06 22 51 09 16 email : dalila.boitaud@gmail.com

Sophie Duluc Administratrice de production
Tél. 06 65 71 92 35 email : sophieduluc@gmail.com

Compagnie Uz et Coutumes
4 rue Faza 33730 Uzeste
www.uzetcoutumes.com

Crédits photos

Maïa Ricaud pages 1, 8, 28
Cécile Marical pages 5, 7, 22
Dalila Boitaud-Mazaudier p.4, p.13, p.20, p.25
Valérie Cachard p.18
Jean D'Amérique p.18
Dorcy Rugamba p.18
Editions du Commun p.31